

nous avons tout lieu d'espérer que ce ne sera pas le dernier envoi.

« Il y a eu en Suède des cas de sympathie et de générosité vraiment touchants ; sans parler de l'armée et de la flotte, où naturellement les soldats ont suivi l'exemple de leurs officiers en donnant leurs offrandes, sans y avoir été spécialement invités, on a eu la grande satisfaction de voir de simples ouvriers de plusieurs usines et fabriques prendre une vive part au sort des malheureux blessés ; enfin, deux compagnies de petits mousses ont rapporté à eux seuls plus de 160 rixdalers, et des enfants de quelques écoles primaires ou populaires ont aussi pris part à ces collectes, chacun selon ses moyens. »

Signé : « GUSTAVE DE PAULI. »

WURTEMBERG

LES ASSOCIATIONS DE DAMES ALLEMANDES SOUS LA CROIX ROUGE

Par le Dr HAHN ¹

Savant de mérite, philanthrope connu, estimé au loin comme dans son pays, M. le Dr Hahn était qualifié entre tous pour donner une juste idée des associations de dames charitables, pour en faire connaître l'origine, le développement, l'organisation, les forces. Son livre, dédié à LL. MM. le roi et la reine de Wurtemberg, a vu le jour en août 1870.

Chose remarquable : c'est au moment même où un auteur français rendait ses compatriotes attentifs à la mission des femmes en temps de guerre, que le président du *Sanitätsverein* de Stuttgart, consacrait une étude approfondie à des institutions solidement fondées, et déjà prospères au-delà du Rhin. Cette coïncidence de préoccupations n'est pas fortuite : c'est un signe des temps, c'est la

¹ *Die deutschen Frauenvereine unter dem rothen Kreuze*, von C.-H. Hahn, Dr... u. s. w. — Reutlingen. 1870. in-8° de 106 pages.

meilleure preuve de l'intérêt qui s'attache de tous côtés aux questions morales.

Les sociétés de secours aux blessés doivent exercer pendant la paix une activité en rapport avec celle qu'elles déploient pendant la guerre. Principe reconnu par la dernière Conférence internationale de Berlin. Or ce qui est vrai du général étant vrai du particulier, il s'ensuit que les associations féminines sont appelées, elles aussi, en tout temps, à poursuivre une tâche, à accomplir un travail. Les malades et les blessés ne gémissent pas seulement, on le sait, sur les champs de bataille ; ils abondent dans la vie civile, en pleine paix, ces malades, ces blessés, ces infirmes, ces perclus, ces impotents dont les infortunes veulent être soulagées, dont l'âme et le corps cherchent la guérison. Ces vérités et ces faits constatés, le D^r Hahn interroge un récent passé en vue de l'avenir. Il divise son ouvrage en deux parties ; l'une servant de préparation nécessaire à l'autre.

La première partie, la partie historique, représente bien le réseau de charité qui couvre l'Allemagne, des bords de la Sprée et de la Baltique jusqu'aux rives du Neckar. Il y a des *Frauenvereine* dans tous les pays germaniques, dans les plus petites villes comme dans les plus grandes. Pour juger du rayonnement de ces différents centres, il suffit de caractériser les principaux d'entre eux, et c'est ce qu'a fait avec une scrupuleuse exactitude M. Hahn, choisissant ses exemples, tour à tour au Nord, au Centre, au Midi. « Nous commençons, » dit-il, « par le *Frauenverein* badois, sous le protectorat de S. A. R. la grande-duchesse Louise, soit parce qu'il est le plus ancien de l'Allemagne (il date de 1859), soit parce qu'il est depuis des années en relation amicale avec l'Association sanitaire du Wurtemberg, soit enfin parce que nous avons eu la joie d'apprendre à le connaître, l'automne dernier, pendant notre séjour à Carlsruhe. » Cette joie de M. Hahn, je la comprends et je la partage. L'association des dames du pays de Bade est un des modèles du genre. Il faut l'avoir vue à l'œuvre, quand le canon gronde, pour savoir ce qu'elle peut faire ; il faut l'observer, dans les jours calmes, pour apprécier sa vigilance, son esprit d'initiative, les nobles et hautes impulsions qu'elle reçoit. Indépendamment des soins prodigués sous toutes les formes, aux militaires blessés, aux invalides, à leur famille, elle s'occupe de l'éducation des jeunes filles, des moyens

de leur assurer, ainsi qu'aux femmes, des professions lucratives, d'une école de garde-malades avec enseignement régulier, sans parler d'une clinique très-fréquentée et d'un hospice qui ne cessent de rendre des services à la population souffrante. Et chacun d'agir ; c'est à qui trouvera de nouveaux perfectionnements, de nouvelles sphères d'action dans ce ministère de la bienfaisance.

Du grand-duché de Bade, M. Hahn nous conduit en Saxe, où, comme à Carlsruhe, l'Association se ramifie de manière à faire plus sûrement circuler partout le bien. De l'*Albertverein*, à Dresde, dépendent, avec de nombreuses annexes et succursales dans le pays, des institutions qui entraînent des séries de devoirs et de bienfaits. Poursuivons notre route, visitons Stuttgart, Munich, Berlin, Darmstadt ; partout des mains souveraines ont jeté les premières semences de l'arbre qui fleurit ; partout asiles, cliniques, lazarets, allègement de misères, adoucissement de maux, et cela en paix et en guerre. Notons l'un et l'autre point. Les deux grandes associations, créées et protégées à Berlin par S. M. la reine de Prusse, ont de puissantes racines et de vigoureux embranchements. Un fait à remarquer, et dont l'existence rend les choses faciles, c'est qu'en poursuivant le même but par les mêmes moyens généraux, les différents *Frauenvereine* ont chacun leur physionomie et leur caractère : ils se ressemblent, ils offrent les mêmes traits essentiels, cela doit être ; mais à côté de cela, ils sont appropriés aux exigences locales, ils se nuancent, s'ils ne se diversifient, suivant les contrées.

Dans la seconde partie de l'ouvrage, qu'on pourrait appeler la partie critique, le D^r Hahn tire de l'examen des faits une conclusion. Il lui paraît avec raison démontré qu'entre tous les buts que se proposent les associations de femmes, il y a essentiellement celui de soigner les malades et de former des infirmières. Seulement la nécessité d'avoir des infirmières s'est-elle fait sentir ? Voilà la motion préalable. Là-dessus point de doute à avoir ; l'expérience parle ; les témoignages s'accroissent. Soit en paix, soit en guerre, les infirmières sont rarement en nombre suffisant, et leurs bons offices ne sauraient être méconnus. Plus même on comptera de volontaires instruites dans cette milice du dévouement, plus il y aura de malheureux secourus. Ce n'est pas à dire que l'emploi des infirmières doive paralyser ou détruire l'activité des infirmiers ;

à ceux-là et à celles-ci de se partager la tâche. Mais voici, bien d'autres problèmes délicats et compliqués parfois : Comment trouver ces femmes, décidées en tout temps à soigner les malades, et comment s'acquitter envers elles ? Quel genre de relations, quels rapports peuvent exister entre les infirmières et les sœurs appartenant à des corporations et à des ordres religieux ? Quels sont les moyens à employer et ceux employés déjà pour l'instruction et l'éducation des infirmières ? De quelles facultés intellectuelles et morales doivent-elles être douées pour être admises au service des malades ? Toutes ces questions, très-pratiques, très-pressantes, très-intéressantes, sont catégoriquement posées et clairement résolues, soit par les données de l'expérience acquise et des faits déjà connus, soit par l'observation psychologique.

Nous serions fort tenté de transcrire ici quelques-unes de ces pages, où la sûreté des recherches s'unit à l'autorité des témoignages, et la rectitude du jugement à la finesse des aperçus. Mais pourquoi ne pas laisser quelque chose aux lecteurs, et sans doute aux traducteurs futurs de M. Hahn ? Son instructive étude a une place marquée dans l'histoire des secours aux malades et aux blessés. Elle fait beaucoup penser, provoque des réflexions et des comparaisons. Puis, et ce n'est pas le moindre de ses mérites, elle découvre, sous les calmes dehors de la science, un cœur chaud, un véritable esprit d'amour et de charité, en sorte qu'avec l'auteur on a l'homme.

EDOUARD HUMBERT.

